



Evelyne BERRIOT-SALVADORE, dir.

Les figures de Didon : de l'épopée antique au théâtre de la Renaissance

© 2014 (IRCL-UMR5186 du CNRS) : www.ircl.cnrs.fr

Tous droits réservés. Reproduction soumise à autorisation.

Téléchargement et impression autorisés à usage personnel.



Élissa, la Didon grecque, dans la mythologie et dans l'histoire

Marie-Pierre NOËL

(E.A.4424 C.R.I.S.E.S, Université Montpellier 3)

Même si la Didon de Jodelle a essentiellement pour modèle celle de Virgile, l'histoire de Didon ne commence pas, dans le monde gréco-romain, avec l'*Énéide*. Le poète latin hérite en effet d'une Didon grecque romanisée qu'il modifie considérablement. Cette autre Didon, nommée Élissa, n'est pas une amante, mais une femme qui se sacrifie pour rester fidèle à un époux mort. Nous ne la connaissons qu'indirectement, parce que les ouvrages d'historiens grecs d'époque classique et hellénistique qui ont contribué à fonder sa légende sont perdus, notamment celui de Timée de Tauroménion, né vers 350 av. J.-C. à Taormine et mort vers 260 à Syracuse, auteur d'une *Histoire des Grecs de l'Ouest* en 38 volumes, des origines jusqu'au début de la première guerre punique. En fait, nous reconstituons essentiellement le personnage d'Élissa à partir de deux textes : un traité antique anonyme *De Mulieribus Claris in Bello*, qui aurait été rédigé, selon l'éditrice du texte en anglais, Deborah Levine Gera, à l'époque hellénistique¹, et qui cite explicitement Timée ; un texte de Justin (Marcus Junianus Justinus), qui a abrégé aux II^e ou III^e s. apr. J.-C. le volumineux ouvrage rédigé par Trogue Pompée à l'époque d'Auguste, en 44 livres, intitulé *Historiae philippicae et totius mundi origines et terrae situs* – une histoire universelle qui se concentrait sur les conquêtes d'Alexandre et de la dynastie macédonienne (d'où son titre) et s'achevait à l'époque d'Auguste. Ces *Histoires philippiques* avaient essentiellement comme sources des historiens grecs antérieurs comme Timée de Tauroménion².

Cet article se propose de présenter les caractères principaux d'Élissa, qui inspirent, malgré les différences, l'héroïsme de la Didon virgilienne. Après avoir rappelé le contexte général et historique dans lequel s'est constitué le mythe, nous nous efforcerons de dégager comment les éléments puniques ont été, dans ce dernier, réinterprétés dans des

¹ Gera (1997) ; mais voir aussi les réserves de Brodersen (2010) sur cette datation haute, qui demeure très hypothétique.

² Voir les deux textes, que nous donnons en annexe avec la traduction à la fin de cet article.



termes grecs. La reine incarne ainsi un certain nombre de stéréotypes de l'héroïsme féminin de l'antiquité gréco-romaine, ce qui explique la complexité de son caractère et permet de comprendre la relative continuité entre Éliッサ et Didon.

Éliッサ entre histoire et mythe

Un point d'histoire pour commencer. Les conflits entre Carthage et Rome, connus sous le nom de Guerres Punique, ont été précédés par les conflits entre Carthage et les Grecs de l'ouest³. Le nom même de Carthage est la déformation grecque (Καρχηδών *Karkhēdōn*) de l'étrusque **Carthaza*, les deux étant une transcription du phénicien *Qart-Ṣadašt* : « Nouvelle cité », probablement « Nouvelle Tyr ». Au début du V^e siècle av. J.-C., Carthage est la grande puissance concurrente des Grecs de Grande Grèce, notamment de la Sicile. La première guerre gréco-punique, qui se déroule entre une alliance menée par Carthage, dont les troupes sont commandées par Hamilcar Giscon, et les cités de Syracuse et d'Acragas (Agrigente), menées par Gélon et Théron, se termine par une défaite de Carthage à la bataille d'Himère en 480 – datée symboliquement par les Grecs du même jour que Salamine. Cette défaite marque un coup d'arrêt pour Carthage qui s'abstient d'intervenir en Sicile jusqu'en 410 av. J.-C. Puis ce sont deux autres conflits, où chaque fois Carthage échoue à reprendre son contrôle sur l'île entière et où les Grecs assiègent la ville (en 410-340, puis en 315-305, sous la conduite d'Agathoclès de Syracuse). Carthage est donc à partir du V^e s. et surtout du IV^e s. une puissance prédominante dans le monde occidental grec, d'où l'intérêt que peut manifester pour elle un philosophe comme Aristote, qui attribue à la cité punique une des meilleures constitutions du monde connu, puis un historien comme Timée, lui-même originaire de Tauroménion (Taormine), en Sicile.

L'histoire de Carthage et de sa fondation varie selon les historiens grecs. Pour Philistos de Syracuse (première moitié du IV^e s. av. J.-C.) ou Eudoxe de Cnide, à la même époque, la cité aurait été fondée une génération avant Troie par Azoros et Carchedôn. Mais Zorus est une transcription grecque du nom de la cité de Tyr (Sôr = *Tsour* en phénicien, le roc) et Carchedôn est le nom grec de Carthage. Il s'agit donc d'un récit étymologique sans fondement historique. Cette tradition a eu néanmoins une certaine faveur puisqu'on la retrouve chez Appien au II^e s. (*Libyca*, 1), une de nos sources essentielles pour l'histoire de Carthage, qui écrit que « les Phéniciens fondèrent Carthage en Libye 50 ans avant la prise de Troie » et que les fondateurs furent Zoros et Carchedôn.

Mais la datation haute de Carthage est en concurrence dans le monde antique avec des éléments provenant peut-être des registres phéniciens et qui proposent une datation basse, autour de la fin du IX^e s. Selon Timée, qui semble avoir fait reposer sa documentation sur la consultation des chroniques tyriennes⁴, la fondation de Carthage par Éliッサ aurait eu lieu 38 ans avant la première Olympiade, soit en 814/813. On retrouve à peu près la même datation chez Cicéron (*De Republica* II, 23, 42) et chez Velleius Paterculus (1, 6, 4). Justin, lui, dans son abrégé de Trogue-Pompée, fixe la fondation de Carthage 72 ans avant Rome. Trogue-Pompée écrivant à une époque où les chronographes considéraient que Rome avait été fondée la troisième année de la sixième Olympiade (= 754/3 a.C.), il s'agirait alors des années 825/4 av. J.-C.

³ Sur l'histoire des rapports entre Carthage et la Grèce, voir Lancel (1992) et Aubet (2001), dont nous suivons ici.

⁴ Sur ce point, voir Haegemans (2000) et Baron (2013).

Dans tous les cas donc, d'après les sources grecques, Didon ne peut avoir été la stricte contemporaine d'Énée. La rencontre entre les deux héros fondateurs de Rome et de Carthage dans l'*Énéide* s'inscrit dans la perspective des luttes entre les deux cités lors des guerres puniques, ce qui n'est évidemment pas une perspective grecque⁵.

Les différentes étapes mythiques de la fondation par Éliissa, que l'on peut reconstituer à partir des deux textes donnés⁶, semblent bien remonter à Timée (sans doute aussi Ménandre d'Éphèse, historien grec de la première moitié du II^e s.).

- Le roi Pygmalion tue, par cupidité, le mari de sa sœur Éliissa.
- Cette dernière s'enfuit avec certains de ses fidèles en emportant les richesses de son mari.
- Elle fait escale à Chypre et, après un certain nombre de pérégrinations qui lui valent de la part des indigènes le nom de Deidô (nom Libyen ?), elle arrive en Libye.
- Là, elle fonde une cité en achetant la terre qui pourrait être recouverte par une peau de bœuf et par un ingénieux stratagème, découpe la peau en fines lanières, ce qui lui permet de délimiter un espace beaucoup plus grand que celui qui lui avait été vendu. d'où le nom de Byrsa que porte la citadelle punique.
- Demandée en mariage par le roi (des Maxitani) Hiarbas, elle fait semblant de vouloir se libérer des anciens serments qui la lient à son défunt époux, allume un bûcher sur lequel elle va se jeter ; cet acte est à l'origine du thème de la « chaste Didon », épouse modèle que les auteurs chrétiens, comme Jérôme ou Tertullien, citent en exemple.

Les noms grecs correspondent en général à la transcription de noms phéniciens, ce qui indique là aussi que le mythe s'est probablement développé à partir des chroniques phéniciennes :

- Elishat/Elisha ou Alashiya, nom attesté à maintes reprises sur des ex-voto puniques, est transcrit *Elissa* en grec ; dans l'Anonyme, ce nom est traduit par Theiossô, qui reprend El qui signifie « dieu » en phénicien (grec : *theos*), et -issa qui pourrait signifier « feu » ou « femme »⁷ ;
- son frère Pygmalion correspond à Pumayyaton en phénicien ;
- le nom de son mari renvoie encore à des sources phéniciennes : Sychée chez Virgile est aussi appelé Acherbas (Justin) ou Sicharbas (Servius) selon les sources, sans doute Zikarbaal roi de Byblos mentionné dans le conte Égyptien de Wenamon (Ounamon) ; il était prêtre de Melqart, dieu que les Grecs avaient identifié à Héraclès, et qui était la divinité poliade de Tyr.
- Même chose dans l'histoire de la fondation de la cité sur un territoire acheté aux indigènes : en fait, le nom de la colline en phénicien (langue sémitique : *bṛt*) doit signifier « Place forte », mais il a été interprété en Grec comme *bursa* (βύρσα : « peau de bœuf »).

Certains éléments semblent également renvoyer à une réalité phénicienne, comme l'autosacrifice du souverain ou de la souveraine en cas de crise grave. Le mythe n'est donc pas seulement une construction étiologique grecque résultant de la transformation d'un mythe phénicien, mais historiens et archéologues plaident pour un substrat historique⁸. Cependant, cette histoire a été réinterprétée en fonction des critères grecs. D'où le fait

⁵ Néanmoins, l'invention de la rencontre entre les deux personnages n'est pas nécessairement une invention de Virgile. Avant lui, le *Bellum Punicum* de Naevius (ca 270-201), qui traitait de la première Guerre punique, semble avoir mentionné Didon et l'on a pu supposer qu'il contenait déjà une rencontre entre cette dernière et Énée.

⁶ Voir Annexe.

⁷ Peut-être donc une divinité. Sur ces points, voir Gera (1997), p. 138-139.

⁸ Même si les fouilles archéologiques ont plutôt livré jusqu'à présent un matériel datant du VIII^e siècle av. Voir Aubet (2001), p. 215-226.



que la reine correspond à un certain nombre de stéréotypes féminins grecs et entre dans un catalogue de femmes célèbres, genre déjà ancien dans le monde grec.

Élissa et la tradition littéraire grecque

Les éléments essentiels qui constituent l'Élissa grecque se trouvent dans le texte du traité anonyme (que nous présenterons ici), qui constitue, comme nous l'avons dit, notre source essentielle pour reconstituer la manière dont Timée a présenté la reine. Ce très court traité sur les femmes illustres se trouve dans un manuscrit de Florence, le Laurentianus 56-1 (XII^e-XIII^e s.), qui contient aussi les *Stratègèmata* de Polyen⁹.

Le texte – sans nom d'auteur – est composé de 14 portraits de femmes, toutes des reines (dont 4 grecques et de nombreuses étrangères, comme Sémiramis, reine légendaire de Babylone, Atossa, reine de Perse et femme de Darius, ou Tomyris, reine des Massagètes, qui provoqua la mort de Cyrus selon Hérodote). Les différents noms sont suivis d'une courte notice biographique qui s'appuie sur une source historique, en général citée. Il n'y a pas d'ordre chronologique ni de préface. Le titre lui-même peut avoir été ajouté dans le manuscrit et ne correspond pas exactement au contenu, puisqu'il annonce « Des femmes intelligentes et courageuses (= viriles) dans des situations/actions de guerre » (γυναῖκες ἐν πολεμικοῖς συνεταὶ καὶ ἀνδρεῖαι), mais que certaines femmes citées ne sont pas des guerrières à proprement parler¹⁰.

De quand date ce texte ? De l'époque hellénistique, comme le pense Deborah Levine Gera, ou d'une époque indéterminée, selon les conclusions de Kai Brodersen ? Quel en l'auteur ? La recherche récente est divisée sur ces deux points. Si ce type de recueil peut s'apparenter aux recherches des alexandrins sur les *Mirabilia* et si les sources mentionnées appartiennent à l'époque classique (Hérodote, Timée, etc.), le sujet choisi permet de le comparer à des ouvrages conservés datant de l'époque romaine, comme le *Mulierum Virtutes* (Γυναικῶν ἀρεταί) de Plutarque ou le livre VIII des *Stratègèmata* de Polyen, auteur du II^e s. ap. J.-C., qui contient les hauts faits de nombreuses femmes, dont certaines se retrouvent aussi dans le traité anonyme (à savoir Sémiramis, Rhodogune, Tomyris, Phéretimè, Artémise)¹¹. Le traité anonyme est-il une des sources de Polyen ? C'est peu probable, en tout cas impossible à prouver, dans la mesure où la date de composition de ce traité reste inconnue¹².

Mais ce texte représente aussi une des versions d'un thème littéraire plus ancien, celui de l'héroïsme féminin, qui remonte à l'époque archaïque. En ce sens, il s'inscrit dans la série des catalogues de femmes dont le premier est celui que l'on trouve dans la *Nekyia*, le chant XI de l'*Odyssée*, où Ulysse rencontre d'abord aux Enfers, après sa mère Anticlée, une série d'héroïnes célèbres. Mais l'œuvre sans conteste la plus fameuse dans l'Antiquité est le *Catalogue des femmes* ou *Éhées* que l'on trouve dans le corpus hésiodique et qui contenait de nombreuses généalogies d'héroïnes féminines. Ce *Catalogue* fut très

⁹ Pour la présentation du manuscrit, acheté par Janus Lascaris pour Laurent de Médicis en 1592, voir surtout Brodersen (2010).

¹⁰ Brodersen (2010), p. 150-151.

¹¹ Il s'agit de huit livres (des ruses de guerre) organisés 900 chapitres classés par ordre chronologique (de la période la plus antique et mythique aux périodes historiques).

¹² Voir Gera (1997), p. 3-61, notamment p. 56-61 pour la question de l'auteur et les critiques de Brodersen (2010).

influent dans la période hellénistique et semble avoir été une source importante et un modèle pour la Bibliothèque d'Apollodore¹³.

Il ne fait donc aucun doute que notre texte s'inscrit bien dans la méditation grecque concernant l'héroïsme féminin. C'est cette méditation qui permet de comprendre la personnalité complexe de la reine, telle qu'on la trouve dans le texte de l'anonyme, mais aussi chez Virgile, malgré la modification que ce dernier introduit, en transformant la chaste Éliissa en amoureuse Didon.

Éliissa-Didon et l'héroïsme féminin dans le monde grec

Les jeux sur le nom de la reine dans le texte du traité anonyme permettent de comprendre la complexité du personnage et la raison pour laquelle elle a pu fasciner Timée, que l'on dit pourtant si hostile aux Carthaginois¹⁴. La reine a en effet trois noms, dont chacun éclaire une des faces du personnage : Theiossô en grec, qui est, comme nous l'avons dit, un essai pour traduire le nom d'Éliissa en phénicien, devenu Deidô en Libyen¹⁵. Mais seul le sens de ce dernier terme est expliqué : il s'agit de l'« errante », ce qui explique que le nom soit parfois, en grec orthographié Ἑλίισσα (*Helissa*) avec une aspiration, sans doute par rapprochement parétymologique avec le verbe ἐλίισσομαι (*helissomai*), qui signifie « tourner », au sens propre et au sens figuré ; Éliissa est ici une figure de l'errance et de la ruse, semblable à Ulysse *polutropos* « aux mille tours » du début de l'*Odyssée*. Dans le personnage de la reine de Carthage se rejoignent les figures de l'étrangère, de la voyageuse rusée, qui ne peut trouver de repos, mais aussi de la reine et de l'épouse, qui incarnent parfaitement les différentes facettes et les limites des héroïnes féminines dans l'antiquité.

Elle est en effet la chaste Didon, *exemplum* de fidélité conjugale chez les auteurs chrétiens, mais se rattache d'abord à la représentation de la fidélité conjugale païenne d'une Panthée qui, dans la *Cyropédie* VII, 3, 14, va se suicider sur le corps de son époux Abradatas, roi de Suse. Son suicide la range parmi les femmes viriles, celles qui ne meurent pas en se pendant, geste féminin, mais en se tuant comme un homme, de façon virile, comme la Déjanire tragique des *Trachiniennes* de Sophocle. Son geste est en effet un geste courageux, qui l'apparente aux hommes, le terme grec pour désigner le courage en grec, *andreia*, signifiant d'abord la « masculinité », la « virilité ». C'est ainsi que pour Servius, grammairien commentateur de Virgile, le nom « Didon » serait l'équivalent phénicien de la *virago* romaine (celle qui agit virilement)¹⁶.

Cette « virilité » va de pair avec son statut de reine, qui conduit son peuple et va fonder une cité comme les hommes. Néanmoins, et c'est là que sa condition de femme réapparaît, cette prétention au pouvoir est mise en échec par la nécessité du (re)mariage. Dans le texte de Justin, elle doit en fait hériter, mais son frère prend le trône. Après avoir été écartée du trône, voici à nouveau Éliissa confrontée au mariage, c'est-à-dire à la sujétion... Devant un homme, elle ne peut qu'échouer. Dans le monde grec en effet, la femme est un éternelle mineure et dépend de son père, puis de son époux. Cette situation

¹³ En Égypte, on a retrouvé des fragments d'au moins 52 copies différentes du *Catalogue* (le plus grand nombre de copies d'un même ouvrage, les épopées homériques exceptées).

¹⁴ Sur ce point, qu'il faut sans doute nuancer, comme tout ce que l'on affirme souvent, sur la fois des témoignages antiques, sur l'œuvre de Timée, voir la récente étude de Baron (2013).

¹⁵ Voir, sur ce point, le commentaire de Gera (1997), p. 126-140, à propos de la notice consacrée à Didon, notamment p. 138-139 sur les noms de la reine.

¹⁶ Comm. Virgile, *Én.* 4, 36 : *ob quam rem Dido, id est virago, quae virile aliquid fecit, appellata est, nam Elissa proprie dicta est.* Eustathe (*GGM* ii, 251) propose également ἀνδροφόνοσ, litt. « tueuse d'homme/d'époux ».



s'est radicalisée au cours des siècles et selon les lieux : si la reine des Phéaciens, Areté (l'« excellence » mais aussi la « vaillance » !), apparaît comme l'égale de son époux Alcinoos dans l'*Odyssée*, tout comme Pénélope, qui peut choisir elle-même son nouvel époux parmi les Prétendants, la place de la femme dans la cité d'époque classique est plus problématique, parce qu'elle n'est pas une citoyenne. Cette situation est plus radicale encore pour la femme mariée, qui est en fait symboliquement « domptée » et qui apparaît ainsi comme un animal sauvage que l'on cherche à domestiquer pour la faire rentrer dans l'espace de la cité sans qu'elle représente une menace pour cette dernière, tandis que la jeune fille, la *parthenos*, comme Nausicaa, Électre ou Antigone, appartient encore au monde sauvage, et peut être une guerrière. Éliissa est reine, mais en tant que femme elle ne peut exercer le pouvoir et se trouve confrontée au nécessaire remariage, pour assurer la succession. En ce sens, le suicide de la reine peut se comprendre comme le seul acte de liberté dont elle dispose bien plus que comme une preuve de fidélité conjugale.

Ces limites de l'*andreia* féminine conditionnent l'attitude de la reine. Elle est en effet la rusée Éliissa avant d'être la rusée Didon. Mais, dans le texte de l'anonyme, il s'agit moins de souligner la *fides punica* (la perfidie punique), qui permet à Éliissa de tromper son frère pour s'enfuir, de tromper les Libyens pour fonder la cité, de tromper Iarbas pour échapper au mariage¹⁷, que de montrer les limites de l'action féminine. Éliissa-Didon rejoint ainsi les grandes figures de femmes rusées, qui commencent dans la tradition grecque avec Circé ou Pénélope ou, chez Hérodote, au livre 8 de l'*Enquête*, Artémise, reine d'Halicarnasse en Carie – une Grecque – qui, dans la bataille de Salamine, combattant aux côtés de Perses, et s'acquiète une grande gloire en coulant un navire de son propre camp.

Mais, parce qu'elle incarne une figure impossible, un *adunaton* – l'impossible héroïsme des femmes grecques –, l'héroïne féminine est aussi, fondamentalement, liée à la figure de l'« étrangère ». On a souvent rapproché Didon de Médée, notamment de la Médée des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes. Mais, même si elle est une étrangère, une magicienne apparentée à Circé, Médée est bien une héroïne grecque, parce qu'elle incarne parfaitement la figure de l'*hubris*, la « démesure », qui est aussi celle des femmes grecques qui, comme Clytemnestre, sortent de leur rôle social d'épouse et de mère pour assassiner leur mari ou leurs enfants. La femme virile et forte est en quelque sorte, quelle que soit son origine, en dehors de la cité, parce qu'elle en menace les fondements, donc étrangère...

Comme on le voit, malgré les modifications virgiliennes, on trouve déjà, dans la figure de l'Éliissa grecque, au confluent des mondes grec, phénicien et libyen, tous les éléments qui font d'elle l'incarnation de l'héroïsme féminin, une figure complexe qui ne peut que frapper les esprits dans le monde antique et à la Renaissance. Ainsi s'explique que, malgré la renommée extraordinaire de la Didon virgilienne, l'Éliissa grecque, qui transparaît encore derrière le personnage romanisé de l'*Énéide*¹⁸, n'ait cessé d'être mentionnée et admirée chez les historiens grecs et dans les catalogues de femmes célèbres comme un paradigme de vertu.

¹⁷ Contrairement à l'analyse de Scheid-Svenbro (1985).

¹⁸ Voir sur ce point l'intéressant article de Hexter (1992).

BIBLIOGRAPHIE

- AUBET, Maria Eugenia, *The Phœnicians and the West*, Cambridge, 2001 (2).
- BARON, Christopher A., *Timaeus and Hellenistic Historiography*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013.
- BRODERSEN, Kai, « Mannhafte Frauen bei Polyainos und beim Anonymus *de mulieribus* », in Kai Brodersen (ed.), *Polyainos. Neue Studien / Polyænus. New Studies*, Berlin, Verlag Antike, 2010, p. 149-59.
- HAEGEMANS, Karen, « Elissa, the first queen of Carthage, through Timaeus' eyes », *AncSoc* 30 (2000), p. 277-91.
- HEXTER, Ralph, « Sidonian Dido », in *Innovations of Antiquity*, ed. R. Hexter and D. Selden, Routledge, New York & London, 1992, p. 332-384.
- GERA, Deborah L. (LEVINE), *Warrior Women. The Anonymous Tractatus De Mulieribus*, Brill, Leiden, 1997.
- LANCEL, Serge, *Carthage*, Fayard, Paris, 1992.
- SCHEID, John & Jasper SVENBRO, « Byrsa. La ruse d'Elissa et la fondation de Carthage », *Annales ESC* 40 (1985), p. 328-342.



ANNEXE

TEXTE 1

ANONYMI, *Tractatus De Mulieribus Claris in Bello* (mss: γυναῖκες ἐν πολεμικοῖς συνεταιῖ καὶ ἀνδρεῖαι) [Laurentianus gr. 56,1 (ca. 1295) + apographes], vie n°6 (= p. 7-8 Gera = p. 154-156 Brodersen), trad. M.-P. Noël.

Θειοσσώ. ταύτην φησὶ Τίμαιος κατὰ μὲν τὴν Φοινίκων γλώσσαν Ἐλίссαν καλεῖσθαι, ἀδελφὴν δὲ εἶναι Πυγμαλίωνος τοῦ Τυρίων βασιλέως, ὑφ' ἧς φησι τὴν Καρχηδόνα τὴν ἐν Λιβύῃ κτισθῆναι· τοῦ γὰρ ἀνδρὸς αὐτῆς ὑπὸ τοῦ Πυγμαλίωνος ἀναιρεθέντος, ἐνθεμένη τὰ χρήματα εἰς σκάφας μετὰ τινων πολιτῶν ἔφευγε, καὶ πολλὰ κακοπαθήσασα τῇ Λιβύῃ προσηνέχθη, καὶ ὑπὸ τῶν Λιβύων διὰ τὴν πολλὴν αὐτῆς πλάνην Δειδῶ προσηγορεύθη ἐπιχωρίως. κτίσασα δὲ τὴν προειρημένην πόλιν, τοῦ τῶν Λιβύων βασιλέως θέλοντος αὐτὴν γῆμαι, αὐτὴ μὲν ἀντέλεγεν, ὑπὸ δὲ τῶν πολιτῶν συναναγκαζομένη, σκηψαμένη τελετὴν τινα πρὸς ἀνάλυσιν ὄρκων ἐπιτελέσειν, πυρὰν μεγίστην ἐγγὺς τοῦ οἴκου κατασκευάσασα καὶ ἄψασα, ἀπὸ τοῦ δώματος αὐτὴν εἰς τὴν πυρὰν ἔρριπεν.

Theiossô : Son nom en langue phénicienne était, selon Timée [FGrHist 566 F 82], Éliсса. Elle était sœur de Pygmalion, roi des Tyriens et c'est elle qui fonda Carthage en Libye : après le meurtre de son époux par Pygmalion, elle plaça son argent dans des embarcations et s'enfuit avec quelques-uns de ses concitoyens. Après beaucoup de vicissitudes, elle atteignit la côte de Libye et fut appelée par les Libyens localement à cause de ses nombreuses pérégrinations, Deidô. Lorsqu'elle eut fondé la ville dont il a été question plus haut, le roi des Libyens voulut l'épouser, mais elle s'y opposa puis, sous la contrainte conjuguée de ses concitoyens, elle prétendit qu'elle devait accomplir une cérémonie rituelle pour la dégager de ses serments, prépara un bûcher immense près de son palais et, l'ayant allumé, se précipita de sa maison dans le feu.

TEXTE 2

JUSTIN (Marcus Junianus Justinus), *Abrégé des Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée, texte établi et traduit par Marie-Pierre Arnaud-Lindet, www.forumromanum.org, 2003 et biblioteca Augustana, 2004.

XVIII, 4, 3. Cum interim rex Tyro decedit filio Pygmalione et Elissa filia, insignis formae uirgine, heredibus institutis. 4. Sed populus Pygmalioni, admodum puero, regnum tradidit. 5. Elissa quoque Acherbae auunculo suo, sacerdoti Herculis, qui honos secundus a rege erat, nubuit. 6. Huic magnae, sed dissimulae opes erant, aurumque metu regis non tectis, sed terrae erediderat ; 7. quam rem etsi homines ignorabant, fama tamen loquebatur. 8. Qua ineensus Pygmalion oblitus iuris humani auunculum suum eundemque generum sine respectu pietatis occidit. 9. Elissa diu fratrem propter scelus auersata ad postremum dissimulato odio mitigatoque interim uultu fugam tacita molitur adsumptis quibusdam principibus in societatem, quibus par odium in regem esse eandemque fugiendi cupiditatem arbitrabatur. 10. Tunc fratrem dolo adgreditur, fingit se ad eum migrare uelle, ne amplius ei mariti domus cupidae obliuionis grauem luctus imaginem renouet neue ultra amara adinonitio oculis eius occurrat. 11. Non inuitus Pygmalion uerba sororis audiuit, existimans cum ea et aurum Acherbae ad se uenturum. 12. Sed Elissa ministros migrationis a rege missos nauibus cum omnibus opibus suis prima uespera inponit prouectaue in altum conpellit eos onera harenae pro pecunia inuolucris inuoluta

in mare deicere. 13. Tunc deflens ipsa lugubrique uoce Acherbam ciet ; orat ut libens opes suas recipiat, quas reliquerit, habeatque inferias, quas habuerat causam mortis. 14. Tunc ipsos ministros adgreditur ; sibi quidem ait optatam olim mortem, sed illis acerbos cruciatus et dira supplicia inminere, qui Acherbae opes, quarum spe parricidium rex fecerit, avaritiae tyranni subtraxerint. 15. Hoc metu omnibus iniecto comites fugae accepit. Iunguntur et senatorum in eam noctem praeparata agmina, atque ita sacris Herculis, cuius sacerdos Acherbas fuerat, repetitis exilio sedes quaerunt.

5.1 Primus illis adpulsus terrae Cyprus insula fuit, 2. ubi sacerdos Iouis cum coniuge et liberis deorum monitu comitem se Elissae sociumque fortunae offert pactus sibi posterisque perpetuum honorem sacerdotii. 3. Conditio pro manifesto omine accepta. 4. Mos erat Cyprii uirgines ante nuptias statutis diebus dotalem pecuniam quaesituras in quaestum ad litus maris mittere, pro reliqua pudicitia libamenta Veneri soluturas. 5. Harum igitur ex numero LXXX admodum uirgines raptas nauibus inponi Elissa iubet ut et inuentus matrimonia et urbs subolem habere posset. 6. Dum haec aguntur, Pygmalion, cognita sororis fuga, cum impio bello fugientem persequi pararet, aegre precibus matris deorumque minis uictus quieuit ; 7. cui cum inspirati uates canerent non inpune laturum, si incrementa urbis toto orbe auspiciatissimae interpellasset, hoc modo spatium respirandi fugientibus datum. 8. Itaque Elissa delata in Africae sinum incolas loci eius aduentu peregrinorum mutuarumque rerum commercio gaudentes in amicitiam sollicitat, 9. dein empto loco, qui corio bouis tegi posset, in quo fessos longa nauigatione socios, quoad proficisceretur, reficere posset, corium in tenuissimas partes secari iubet atque ita maius loci spatium quam petierat, occupat, unde postea ei loco Byrsae nomen fuit. 10. Confluentibus deinde uicinis locorum, qui spe lucri multa hospitibus uenalia inferebant, 11. sedesque ibi statuentibus ex frequentia hominum uelut instar ciuitatis effectum est. 12. Vticensium quoque legati dona ut consanguineis adtulerunt hortatique sunt, urbem ibi conderent ubi sedes sortiti essent. 13. Sed et Afros detinendi aduenas amor cepit. 14. Itaque consentientibus omnibus Karthago conditur statuto annuo uectigali pro solo urbis. 15. In primis fundamentis caput bubulum inuentum est, quod auspicium fructuosae quidem, sed laboriosae perpetuoque seruae urbis fuit ; propter quod in alium locum urbs translata, 16. ibi quoque equi caput repertum, bellicosum potentemque populum futurum significans, urbi auspiciatam sedem dedit. 17. Tunc ad opinionem nouae urbis concurrentibus gentibus breui et populus et ciuitas magna facta.

6.1 Cum successu rerum florentes Karthaginis opes essent, rei Maxitanorum Hiarbas decem Poenorum principibus ad se accessit Elissae nuptias sub belli denuntiatione petit. 2. Quod legati reginae referre metuentes Punico cum ea ingenio egerunt, nuntiantes regem aliquem poscere, qui cultiores uictus eum Afrosque perdoceat ; 3. sed quem inueniri posse, qui ad barbaros et ferarum more uiuentes transire a consanguineis uelit ? 4. Tunc a regina castigati, si pro salute patriae asperiores uitam recusarent, cui etiam ipsa uita, si res exigat, debeatur, regis mandata aperuere, dicentes quae praecipiat aliis, ipsi facienda esse, si uelit urbi consultum esse. 5. Hoc dolo capta diu Acherbae uiri nomine cum multis lacrimis et lamentatione flebili iuuocato ad postremum ituram se quo sua et urbis fata uocarent, respondit. 6. In hoc trium mensium sumpto spatio, pyra in ultima parte urbis exstructa, uelut placatura uiri manes inferiasque ante nuptias missura multas hostias caedit et sumpto gladio pyram conscendit 7. atque ita ad populum respiciens ituram se ad uirum, sicut praeceperint, dixit uitamque gladio finiuit. 8. Quamdiu Karthago inuicta fuit, pro dea culta est. 9. Conditae est haec urbs LXXII annis ante quam Roma. 10. Cuius uirtus sicut bello clara fuit, ita domi status uariis discordiarum casibus agitatus est. 11. Cum inter cetera mala etiam peste laborarent, cruenta sacrorum religione et scelere pro remedio usi



sunt ; 12. quippe homines ut uictimas immolabant et inpuberes, quae aetas etiam hostium misericordiam prouocat, aris admouebant, pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum uita dii rogari maxime solent.

Entre temps, le roi mourut à Tyr, après avoir institué comme héritiers son fils Pygmalion et sa fille Éliassa, une vierge d'une remarquable beauté. Mais le peuple remit le pouvoir royal à Pygmalion, un enfant encore. Quant à Éliassa, elle épousa son oncle maternel Acherbas, le prêtre d'Hercule qui était le second en dignité après le roi. Il avait de grandes richesses mais elles étaient cachées et, par crainte du roi, il avait confié son or à la terre, et non à des toits ; et cela, même si les hommes l'ignoraient, le bruit en courait cependant. Excité par cela, Pygmalion, ayant oublié le droit humain, tue son oncle qui était aussi son beau-frère sans respect des obligations familiales.

Éliassa, s'étant longtemps détournée de son frère à cause du crime, ayant à la fin dissimulé sa haine et composé pendant ce temps son visage, prépare sa fuite sans rien dire, s'étant associée des princes dont elle pensait qu'ils avaient la même haine pour le roi et le même désir de fuite. Alors, elle cherche, avec ruse, à circonvenir son frère ; elle feint de vouloir venir s'installer auprès de lui, afin que la maison de son époux ne lui ravive la dure image du deuil, à elle qui est désireuse d'oubli, et afin qu'un amer rappel ne lui vienne plus devant les yeux. Pygmalion écoute sans déplaisir les paroles de sa sœur, estimant qu'avec elle, viendra aussi l'or d'Acherbas. Mais, au crépuscule, Éliassa place sur des navires les hommes chargés par le roi de son transport, avec toutes ses richesses, et arrivée au large, elle les oblige à jeter à la mer des fardeaux — de sable, à la place de l'argent — enveloppés dans des bâches. Alors, en pleurs, elle appelle Acherbas d'une voix funèbre ; elle le prie de recevoir de bon gré ses richesses qu'il avait abandonnées et de les avoir comme sacrifice à ses mânes, elles qui avaient été la cause de sa mort.

Alors, elle va trouver les hommes du roi eux-mêmes ; une mort, jadis souhaitée, la menaçait, certes, mais pour eux, qui avaient soustrait à la cupidité du tyran les richesses d'Acherbas, richesses pour lesquelles le roi avait commis un parricide, c'était d'amères tortures et de cruels supplices qui les menaçaient. Une fois cette peur jetée en eux tous, elle les prend comme compagnons de sa fuite. Il s'y joint aussi les colonnes de sénateurs préparées pour cette nuit, et après avoir été chercher les objets sacrés d'Hercule, dont le prêtre avait été Acherbas, ils cherchent un lieu pour leur exil.

Ils touchèrent terre en premier à l'île de Chypre, où le prêtre de Jupiter, avec son épouse et ses enfants, s'offre à Éliassa, sur l'ordre du dieu, comme compagnon et associé à sa fortune, après avoir négocié pour lui et sa descendance la dignité perpétuelle de la prêtrise du dieu. La clause fut acceptée comme un présage évident.

Il était de coutume à Chypre d'envoyer sur le rivage de la mer les vierges avant leurs noces, à dates déterminées, pour chercher dans la prostitution l'argent de leur dot ; elles acquittaient des offrandes à Vénus au nom du reste de leur pudeur. Donc, Éliassa ordonne de mettre sur les navires environ quatre-vingts vierges enlevées de cette troupe, afin que les jeunes gens puissent se marier et la ville avoir une progéniture.

Tandis que cela se passe, comme Pygmalion, ayant appris la fuite de sa sœur, s'était préparé à poursuivre la fuyarde par une guerre impie, il fut difficilement apaisé, vaincu par les prières de sa mère et les menaces des dieux ; comme les devins inspirés lui avaient prédit par leurs chants qu'il ne l'emporterait pas impunément s'il interrompait les développements de la ville la mieux auspiciée dans le monde entier, les fuyards eurent, de cette manière un moment pour reprendre leur souffle.

Ainsi, Éliissa, transportée dans le golfe de l'Afrique, sollicite l'amitié des habitants de cet endroit, qui se réjouissaient de l'arrivée d'étrangers et du commerce de biens d'échange ; ensuite, ayant acheté l'emplacement qui pourrait être couvert par une peau de bœuf, sur lequel elle pourrait refaire les forces de ses compagnons, épuisés par une longue navigation, jusqu'à ce qu'elle s'en aille, elle ordonne de découper la peau en très fines lanières et, ainsi, elle s'empare d'un espace plus grand que celui qu'elle avait demandé ; de là vient que, par la suite, on donna à ce lieu le nom de Byrsa. Ensuite, les voisins de ces lieux, qui par espoir de gain apportaient beaucoup de marchandises aux hôtes, accourant en foule et s'installant là, il se fit par l'affluence des hommes comme une espèce de cité. Les ambassadeurs des gens d'Utique, pour leur part, apportèrent des présents, comme à des parents, et les engagèrent à fonder une ville là où le sort avait fixé leur résidence. Mais les Africains se prirent d'un vif désir de retenir aussi les arrivants.

C'est pourquoi, du consentement de tous, Carthage est fondée, après fixation d'un tribut annuel en contrepartie du sol de la ville. Dans les premières fondations, on trouva une tête de bœuf, ce qui était le présage d'une ville prospère, certes, mais laborieuse et pour toujours esclave ; à cause de cela, la ville fut transférée sur un autre emplacement, où une tête de cheval découverte, signifiant que le peuple serait guerrier et puissant, donna à la ville une implantation auspiciée.

Alors, les peuples affluant selon la réputation de la nouvelle ville, en peu de temps il y eut des citoyens et une grande cité.

Alors que les Carthaginois avaient des ressources florissantes par le succès de leurs affaires, le roi des Maxitans, Hiarbas, ayant fait venir auprès de lui dix princes puniques, demande en mariage Éliissa sous peine d'une déclaration de guerre. Les ambassadeurs craignant de rapporter cette demande à la reine agirent avec elle selon l'esprit punique : ils annoncent que le roi réclame quelqu'un qui lui enseigne, ainsi qu'aux Africains, un genre de vie plus civilisé, mais qui pourrait-on trouver qui voudrait quitter ses parents par le sang et aller chez des barbares, vivant, qui plus est, à la manière des bêtes sauvages ? Réprimandés alors par la reine de refuser une vie plus âpre pour le salut d'une patrie à laquelle était due la vie même si la situation l'exigeait, ils découvrirent les injonctions du roi, en disant que ce qu'elle ordonnait aux autres, il lui fallait elle-même l'accomplir si elle voulait veiller à la ville. Prise par cette ruse, après avoir longtemps invoqué le nom de son époux Acherbas avec bien des larmes et un gémissement lamentable, elle répondit à la fin qu'elle irait où l'appelait son destin et celui de la ville.

Au bout d'un délai de trois mois, ayant fait dresser un bûcher funéraire dans la partie la plus élevée de la ville comme pour apaiser les mânes de son époux et lui dédier avant les noces des sacrifices funéraires, elle immole de nombreuses victimes et, ayant pris un glaive, elle monte sur le bûcher, et, regardant le peuple d'en haut, elle dit qu'elle allait vers son époux, comme ils l'avaient ordonné, et mit fin à sa vie avec un glaive. Aussi longtemps que Carthage resta invaincue, elle fut honorée comme une déesse.

Cette ville fut fondée soixante-douze ans avant Rome et, de même que sa valeur s'illustra à la guerre, de même son gouvernement fut agité à l'intérieur par les atteintes variées des dissensions. Alors qu'entre autres maux, ils étaient même travaillés par la peste, ils usèrent en guise de remède de cérémonies religieuses sanglantes et de crimes, puisqu'ils immolaient des hommes comme victimes et amenaient aux autels des enfants impubères, d'un âge qui provoque la pitié, même des ennemis, demandant la paix des dieux en versant le sang de ceux pour la vie desquels les dieux sont d'habitude le plus suppliés.